Document generated on 04/28/2024 10:22 p.m.

Liberté

Une locomotive a-t-elle une âme?

François Hébert

Volume 28, Number 2 (164), April 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31031ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hébert, F. (1986). Une locomotive a-t-elle une âme? *Liberté*, *28*(2), 96–101.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FRANÇOIS HÉBERT

UNE LOCOMOTIVE A-T-ELLE UNE ÂME?

Connaissez-vous les *Transformers*? Si vous répondez non, je parie que vous avez plus de douze ans. Ce sont des jouets, et dans des dessins animés qu'aiment les enfants, des robots qui ont la faculté de se métamorphoser: un androïde devient un camion, une valise, un tigre ou un faucon (de métal toujours). Le dur et le mou ont ici un commerce étrange. C'est de très mauvais goût; du moins le pensai-je au premier abord, avant de m'aviser que les enfants n'aiment rien sans avoir de bonnes raisons. Voici du très bien *pensé*; pour autant, les enfants n'ont pas nécessairement raison d'aimer ça!

On se croirait revenu au temps d'Ovide (mais il ne s'agissait pas d'un *temps*...) quand les dieux s'amusaient à faire, défaire et refaire le monde, et notamment l'humanité; or ici, ce sont les hommes qui manipulent la matière comme si elle était un jouet. La nature est évacuée: le métal y jure. Ce dernier est le plus intéressant; la verdure encombre. L'homme s'établit soi-même dans la transcendance; ses créatures hurlent dans le métal, s'entrechoquent, se fracassent et se ressuscitent (se réparent...) dans des batailles intergalactiques à venir qui masquent mal le caractère actuel et local du conflit: une guerre civile entre l'homme et l'homme dont l'enjeu est la conquête de ses propres produits. L'homme et son ombre tombent tour à tour dans tous les traquenards du genre.

Tantôt l'homme perd son âme devant la

machine, devient méchant. Tantôt la machine acquiert de l'âme (cf. le *sympathique* R2D2 de *La Guerre des étoiles*). La machine elle-même n'est ni bonne ni méchante: c'est l'homme qui en décide. Morale: ne soyez pas l'esclave de vos produits. Mais si cette morale s'adresse à des cultures qui ne sont pas aussi avancées, technologiquement, que l'américaine, elle se lit autrement: ne soyez pas l'esclave de *vos* produits, mais *des nôtres*! De produits qui sont le produit d'une saine idéologie! Le message n'est pas le même selon qu'un Américain ou un étranger le décode; cela vaut aussi pour les films, la publicité, la chanson made in USA. Il vise à séparer, chez les Américains, les bons des méchants (les producteurs des consommateurs, les actifs des passifs, les justes des criminels, etc.); tandis qu'il enferme l'outsider dans le syllogisme américain dont un inébranlable humanisme (optimiste, protestant, hédoniste, capitaliste, etc.) est la prémisse, nuancé pour les gens de l'intérieur du pays, global pour le reste du globe, faisant passer le retard technologique avéré des autres races pour un défaut d'intelligence, de foi et d'âme, attaquant par là même tous ceux pour qui l'homme est plutôt le produit de ses dieux, s'il en reste.

Ces *Transformers* changent en arriérés, dans la tête des jeunes téléspectateurs, tous ceux qui ne sont pas aussi avancés que leurs concepteurs. Sous le couvert du Bien, l'Américain promeut ses biens, les vend en échange d'âmes!

Dans ma sémiologie paranoïaque, irai-je jusqu'à imaginer, sortant de gigantesques (traduction libre de *big*) Macs, des Marines armés jusqu'aux dents? Pourquoi pas, vu que la guerre a lieu dans nos têtes! Voyez tous ces possédés gigotant dans les discothèques! Gigues et flamencos appartiennent désormais à l'homme de Néandertal. Les religions sont devenues des superstitions; les média qui parlent de vierges qui suinteraient, ridiculisent en fait, comme c'est leur mission inconsciente du reste, toute la foi, le journaliste ne témoignant jamais d'aucun avènement, mais

de simples événements, défaisant comme un casse-tête toute la réalité.

Tout ça pour dire, ouf! que je n'arriverai jamais à préférer, comme Des Esseintes, une locomotive, même belle, même puissante, à une femme, même laide, même morte.

La vierge de Sainte-Marthe

Qu'une statue de la Vierge se mette à suinter, voilà qui est à plus d'un titre singulier! Cela se produisit au mois de décembre 1985, à Sainte-Marthe-sur-le-Lac, P.Q. De cela au moins, je suis sûr: *l'événement* eut lieu. Les journalistes en ont témoigné, des pélerins s'y sont rendus. Or *l'avènement* n'eut pas lieu : on avait revêtu le plâtre de graisse animale et de sang, et la chaleur faisait couler les liquides, comme si l'effigie de Marie suintait de l'intérieur, suait, pleurait, saignait, ce qu'un biologiste expliqua clairement sur les ondes de Radio-Canada. Mais au juste, quel événement eut lieu?

L'affaire donne à penser, et voici au moins quelque pistes. Pour une analyse précise du rôle des journalistes dans la fabrication de cette supercherie autant que dans sa démystification, il faudrait revoir dans le détail leurs commentaires. Contentons-nous de les reprendre de mémoire, pour montrer moins leur inanité que leur duplicité machiavélique.

S'ils ont dit de la Vierge qu'elle suintait, ils ont induit le public en erreur: elle ne suintait pas, c'était de la magie noire. Je crois bien qu'ils l'ont affirmé, se fiant à leurs yeux s'ils l'ont vue, ou aux témoignages des pèlerins crédules qui défilèrent devant la statue pendant plusieurs semaines, et dont le nombre s'accrut très certainement à cause des média. La vierge suinte: le présent de l'indicatif cautionnait un fait douteux, lui donnant un poids de vérité. Ce qui n'était guère un événement (ou bien c'en était un, mais tout autre!) en devint un. Complices, des journalistes auront donc, eux-mêmes, fait suinter (davantage) la Vierge!

Sans doute d'autres journalistes, plus circons-

pects, employèrent-ils le conditionnel, laissant au temps (?) le soin de faire la preuve du fait, comme si, pour l'instant, un doute méthodique était préférable au bénéfice du doute que donnaient d'autres confrères aux organisateurs du mystère; un mystère organisé, comme on dit le crime organisé. En cela, ces journalistes eurent la même prudence que l'évêque de Saint-Jérôme, sans doute soucieux à la fois de ne perdre ni ses ouailles incrédules, ni ses ouailles trop crédules. Mais leur prudence fut souvent teintée d'ironie, et ils avaient hâte de réfuter le fait — sauf que de prouver le contraire d'un miracle, s'il s'agit d'un miracle, c'est aussi difficile que de prouver un miracle! Ils eurent tellement hâte qu'ils réussirent à obtenir une des icônes, qui suintait également, et à la faire analyser dans un laboratoire: du journalisme de combat, pour une fois. Et on put voir, au téléjournal, Bernard Derome très mal réprimer, au terme de l'enquête qui montrait la supercherie, un *lapsus*, peut-être provoqué par la blague ou la grimace d'un caméraman, un fou rire où se mêlaient la condescendance du journaliste content d'avoir pris un histrion culotte baissée, et le soulagement de qui, ayant été passablement joué par l'affaire, se tire d'un pas risqué sans trop de dommages.

Où était le risque? Qu'il y ait eu, effectivement, miracle, c'est-à-dire l'intrusion de l'invisible dans le visible, ce dernier seul pouvant être observé et vérifié par l'œil de la télévision. Le miracle eût laissé le journaliste, fondamentalement agnostique, bouche bée. Le journaliste veut pouvoir parler de tout, croit le pouvoir, et fait tout pour vous le faire croire. Lui qui fonde sa pratique sur l'actuel et sur le fait, il est normal que l'intemporel et le surnaturel, qui le menacent bel et bien, l'inquiètent et qu'il tente de se prémunir contre de telles brèches dans l'histoire et dans l'espace. Dans ce contexte, on saisit mieux l'intérêt du journaliste à récupérer l'affaire, d'abord en aidant à la monter, ensuite en prenant l'initiative de la démonter. Cela dit, pour ma part, je ne crois pas aux miracles; et même s'il y en a, ce sont surtout des allégo-

ries. Je crois cependant au miracle perpétuel et vérifiable qu'est la vie, toute vie, la plus simple et même la plus douloureuse.

Qu'à cela ne tienne, l'événement donne à penser beaucoup plus profondément. Je ne m'étonne pas que les journalistes ne soient pas allés plus loin: ils auront eu leur ration. Mais je déplore que les clercs n'aient pas pris la parole mieux et plus souvent. Seul, à ma connaissance, Benoît Lacroix, au *Point*, eut des propos ma foi fort sensés et équilibrés, à la fois généreux pour ceux qui ont la foi du charbonnier (il faudrait dire aujourd'hui la foi de l'agent du Gaz métropolitain!) et pour ceux qui doutent, même pour les athées, réservant ses plus dures critiques aux «intellectuels diplômés» qui ont, dans la foulée de la Révolution tranquille, tout sabordé, jetant le petit Jésus avec l'eau du bain. Le laïcisme, qui triomphe aujourd'hui, nous a coupés de notre passé et nous a jetés dans un présent sans perspective, idéal terne qui ne nous donne plus guère le goût de travailler, de sourire, voire de vivre, à moins peut-être de devenir des Américains *corps et âme*.

Et sans doute y eut-il une nostalgie du genre dans l'âme de ceux qui montaient le coup de la Vierge suintante. Je ne les en félicite pas; j'essaie de comprendre, autrement que par l'analyse personnelle des responsables, que je ne connais pas du tout. Hélas, un tel comportement est proprement régressif et fétichiste, et pour tout dire, d'un très mauvais goût. Quelles images et quels sens ont été mis sur le marché, même s'ils ont été retirés presque aussitôt comme les conserves de thon avarié?

S'il reste beau d'adorer la Vierge, il y a quelque laideur à tacher de sang sa représentation, même si c'est fait avec une touchante conviction, celle d'exprimer à sa façon sa foi, avec un brin de souci apologétique. Or si le Christ saigne et si des saints et des saintes ont été martyrisés et ont dû saigner, je ne sache pas que la Vierge ait jamais été agressée. On a peine à l'imaginer entamée de quelque façon que ce soit, elle dont le mystère repose justement sur sa virginité. Il y

a quelque indécente ironie, sûrement inconsciente, dans le fait qu'on la fit saigner en décembre, un peu avant d'accoucher l'Enfant. Et il y a quelque chose de sacrilège dans le fait de perpétrer, contre celle qu'aucun homme ne connut, ce qu'on peut qualifier d'un viol, en la blessant symboliquement, de quelque manière que ce soit, attaque dont la brutalité, non point physique mais spirituelle, se verrait mieux traduite dans une image d'un goût non moins mauvais: dans son sang circule peut-être le virus du sida...

Probablement qu'il faut interpréter autrement le sang de la vierge, le voir sourdre *de ses yeux*, comme si elle pleurait des larmes de sang, douloureusement surgies devant le spectacle du monde actuel: si tel est le cas, je puis être ému, beaucoup plus que par son corps éclaboussé comme de ketchup, car cela serait cohérent, encore que cela reste bien loin de m'éclairer sur ce qui ne va pas dans le monde et de constituer ne serait-ce que l'amorce d'un programme politique. Au moins, l'image alors suggère le sacré. Et qu'importe qu'en ce cas, on mette par artifice du sang sur les joues de la Vierge: elle est bien de plâtre et peinte de bleu, non?

Mais la Vierge n'a plus la cote et son sang ne remplit pas les discothèques autant que le rouge à lèvres de Boy George ou de Madonna...